

Chercheur d'Ailleurs

« Nous sommes tous des exilés. Dans chaque phacochère, il y a des petits bouts d'hommes et des morceaux de pommes, des bouts de pyramides, des bouts d'hippopotames. Le vent n'est là que pour l'échange d'atomes entre l'arbre et la grenouille, entre la main tendue et le souffle du buffle. Nous sommes poussières d'étoiles et le monde est un tout.¹ »

Donnez un carnet de route à Mario Del Curto, indiquez-lui des points stratégiques à visiter, des personnes à rencontrer, des événements à ne pas manquer. S'il fait un reportage, il y a fort à parier que très vite, il détournera son attention des sites envisagés et se mettra en quête de tous les chemins de traverse possibles pour chercher ailleurs. Chercher un sens, une vibration ; un ailleurs qui, parfois, se situera tout à côté.

Ceux qui l'ont accompagné en prises de vue savent la manière particulière qu'il a de capter la vie : *« Je suis comme un maraudeur, résume-t-il, un gentil voleur romantique. Dans le travail, je ne pense plus et ne sens ni le froid ni la pluie. C'est un peu comme un état second, une sorte d'osmose avec ce qui se passe, comme si les choses me faisaient des signes pour m'inviter à les photographier »*. Si bien qu'au théâtre de Vidy, dont il fut le photographe attitré pendant trente ans, les troupes oubliaient vite sa présence sur scène ou dans la salle (un tour de force lorsqu'on connaît sa stature). *« À partir de cette invitation, poursuit-il, je crée une rencontre, une sorte de « tension » entre ce qui émane de l'objet et ce qu'il est, et ce qui émane de moi et ce que je suis. Le plaisir de la rencontre est supérieur à tout »*.

Cette démarche intuitive évoque celle de l'artisan qui, connaissant ses matériaux, composent avec eux comme un musicien au clavier. D'ailleurs, jamais Mario Del Curto ne se présente comme *« photographe »* ou *« réalisateur »*. Il dit simplement : *« Je fais des photos »*. Si l'on n'y prenait garde, on pourrait croire à un passe-temps ou à un simple violon d'Ingres. C'est pourtant tout l'inverse. Chez ce vaudois d'origine italienne, né dans une maison foraine au cœur de la Suisse romande, la photo est une seconde nature. Elle ne l'a plus quittée depuis qu'à 12 ans, il empruntait discrètement l'appareil photo de son père.

Photojournalisme, plasticisme, documentaire... on aurait peine à classer ses images. D'ailleurs, elles changent de statut suivant les contextes et les causes à défendre. Objets d'art lorsqu'exposées en musées ou galeries, elles font office de documents d'archive ou de recherche lorsqu'il s'agit d'enquêter. Bien souvent, en vérité, elles sont plutôt de véritables manifestes citoyens et politiques. Car, pour ce militant de la première heure, la photo est avant tout témoignage et vecteur de pensée. Être autodidacte, partir de peu de choses, lui a ouvert *« un champ permanent d'apprentissage et d'envies »* et grâce à ce médium, chaque jour, il s'oppose, comprend, dénonce, enchante et réinvente le monde.

Parmi ses sujets de prédilection, l'Art brut, découvert dans les années 1980. Ce fut pour lui comme un électrochoc : au bord des routes, en situation liminale, existaient des créateurs et créatrices autodidactes produisant des œuvres puissamment poétiques et contestataires sans que l'histoire n'en mentionne jamais l'existence. Pendant des dizaines d'années, il leur

¹ Erick Auguste citant « Wakan Tanka » dans sa préface du livre *Un monde d'amour en mie de pain*, Œuvres de Pétra Werlé aux éditions Lélia Mordoch, août 2018.

consacra son temps libre, campa leurs portraits comme ceux des plus grands metteurs en scène, et révéla au public leurs environnements les plus extravagants.

« *Vous les aimez trop !* », lui lança un détracteur. Dans nos cercles convenus de l'art et du spectacle, quoi de plus subversif que d'exposer ces « *banditi dell'Arte* » ? L'incongruité de leur présence sur les cimaises muséales montre comme notre culture écarte encore de ses rangs tout un pan de la création contemporaine la plus radicale et signifiante. Pour celui qui, très tôt, quitta les bancs de l'école par ennui, les auteurs d'Art brut furent de véritables maîtres : « *C'est 100 000 cailloux les uns sur les autres qui tiennent ensemble, s'exclame-t-il, des contours improbables, des poèmes venus de l'au-delà qui se retrouvent sur les murs, des mondes intérieurs réalisés. Ces environnements sont l'œuvre d'hommes et de femmes qui, par leur seule envie, volonté, urgence, nécessité, arrivent à déplacer des montagnes. Celles et ceux qui concrétisent de telles utopies sont habités par une force vitale incroyable.* ».

Alors pourquoi avoir ralenti sa quête de ces folies plastiques et d'artistes singuliers pour arpenter les champs et les jardins urbains, les laboratoires de biologie végétale et les cimetières du monde ? Par hasard, par lassitude, par circonstance ? Non. Si l'on remonte dans ses archives les plus lointaines, il n'est pas une semaine sans photographie de nature, de plantes, de champignons...

En fait, *Voyage Vers* était en gestation depuis longtemps, aussi bien dans l'esprit que sur la pellicule, ses images constituant une étoffe en perpétuelle formation. Le graphiste Werner Jeker, devenu expert dans leur mise en récit, les compare à un train en marche : « *Nous, on s'arrête à une certaine station. Cette histoire doit être bouclée à un certain moment. Mais, pour lui, elle n'est jamais bouclée* ». L'objectif : raconter cette grande histoire du lien entre l'Homme et le végétal comme se déroule la vie, avec sa part d'imprévu, de contrastes et de contradictions, sans trop démontrer ni sermonner, pour mieux laisser passer la lumière dirait Audiard.

S'y côtoient des êtres et des situations a priori étrangers les uns aux autres : une femme sarde déracinée peignant son jardin intérieur sur les murs de sa maison, un scientifique contemplatif étudiant à Lausanne les mécanismes d'auto-défense des plantes, un paysan péruvien donnant de petits noms – « *Museau de lama noir* », « *vieux bonnet ravaudé* », « *cœur d'enfant* »... – aux 380 variétés de pommes de terre anciennes qu'il ressuscite dans les hauteurs andines, ou encore un businessman japonais longeant une allée rectiligne de buildings bordés d'arbustes en pots. Jamais ces histoires n'étaient censées se croiser ; jamais certains parcours ne devaient même être contés.

Sans échelle d'importance, on découvre les réalisations d'hommes du commun et de puissants, de scientifiques et d'artistes, de paysans et d'agronomes, d'urbains et de ruraux, de pragmatiques et de rêveurs. Ici s'expriment la soif d'hégémonie ou le goût du faste, là une poche de résistance, un gisement de créativité...

La trajectoire de Nikolaï Vavilov, dit « *le moissonneur de la vie* », est au cœur de l'ensemble, montrant que des solutions méconnues du passé peuvent encore contribuer à la préservation du vivant. Chercher l'origine et étudier les cultures in situ, y compris leurs capacités de résistance dans leur environnement natif, connaître leur histoire, les contextes de leur développement, puis conserver les semences non plus seulement en greniers ou en chambres froides, mais en pleine terre et dans diverses conditions climatiques pour éviter les disettes.

Telle est la démarche, encore pionnière, de ce « *Darwin du monde végétal* » trop tôt oublié qui, par la triste ironie du sort, mourut de faim dans une prison stalinienne en janvier 1943.

Découvrant ces images, le lecteur peut construire son propre itinéraire, répondre à ses propres questionnements, avec, en latence, des fils rouges proposés. On pense à la disparition de la biodiversité et au désastre écologique actuel, à la perte de sens dans certains de nos rapports à la nature, mais aussi à la force de l'art, de la science et du savoir agricole pour inventer de nouveaux possibles. « *Ce travail est né de mes inquiétudes*, dit encore l'auteur. *J'ai le sentiment que le monde se trouve à un moment charnière de son évolution. Ce que nous appelons progrès se révèle être un obstacle à l'équilibre naturel, une menace sur les micro-organismes, mis à mal par l'agrochimie, et pourtant fondements de la vie* ». Revenant à l'Art brut et à ses matériaux de fortune, c'est enfin l'idée que l'on peut inventer à partir du *presque rien*. Concrètement, le photographe vise à transmettre un autre regard sur notre civilisation à travers sa relation au végétal et pose cette question centrale : « *que prend-on à la terre et que lui rend-on ?* ».

Partant d'une vision inclusive du mot « jardin », Mario Del Curto identifia différents chapitres pour orienter ses explorations : jardin et science, jardins urbains, jardins des morts, jardin et pouvoir, jardins sacrés, jardins modestes... Mais au-delà des catégories, lorsque l'œil chemine aujourd'hui sur toutes ces empreintes, un geste commun apparaît en filigrane, un geste universel, archétypal, qui en ces temps incertains résonne profondément : Faire jardin.

Se nourrissant de nos savoirs, de nos mœurs et croyances, ce geste traverse les époques, laissant parfois une trace des siècles durant. Il s'observe quand on réalise *un* jardin, mais l'on peut aussi le concevoir comme une attitude de vie ou un style d'existence, dépassant les prés-carrés et le domaine horticole proprement dit.

Semer, étudier, patienter. Observer, planter, comprendre. Composer avec la vie et lui laisser la préséance du résultat. Orner, rêver, sentir. Coopérer. Trouver le « juste équilibre entre le petit monde intérieur et l'immensité du monde extérieur »². Se piquer. Transformer. Goûter. Recommencer... tant de facultés humaines sont susceptibles de s'exprimer dans ce geste souvent si discret. S'y loge aussi une intense portée philosophique et politique lorsqu'il s'applique à toutes formes d'être-au-monde. Au moment même où ce livre paraît, sans doute une cohorte de créateurs de l'ombre est-elle d'ailleurs en train, à l'image des artistes bruts, de se saisir en silence de maints « *presque riens* » pour réenchanter jardinièrement nos vies.

Céline Muzelle

² Ces mots sont ceux du paysagiste brésilien Roberto Burle Marx, auquel l'ouvrage *Dans les jardins de Roberto Burle Marx*, a été consacré en 1999 chez Actes Sud.